

## Celle qui foudroie l'infini

*« Rien ne me semble impossible dans la nuit – ce possible sans temps. On y peut tout et trop – mais l'avenir n'y est pas. Les idées deviennent des oiseaux de pensée – pour s'envoler où ? Dans une éternité tremblotante, tel un éther rongé par les réflexions. »*

Emil Cioran, *Bréviaire des vaincus*

Où tombe la nuit ? Où, « *cette obscure clarté* » ? Longtemps le lieu d'impact fut l'apanage des poètes, de l'admirable Corneille par exemple. La nuit a-t-elle cessé de le faire ? Non : elle tombe toujours. Sur Novalis, sur Hugo, sur Baudelaire, sur Mallarmé, sur moi, après qu'elle l'eut fait sur René Char alors même que nous sommes tous les deux des Méditerranéens de grand soleil, nationaux d'une mer qui nous ensoleille partiellement. Sur Stéphane Sangral aussi qui, avant d'entrer en philosophie, a été, est un enfant de la nuit.

Les philosophes travaillent à diriger leurs projecteurs mentaux sur les salmigondis des choses dont ils veulent parvenir à découvrir le système, l'adduction à l'esprit de système, à la *systematisation* comme le biologiste, de nos jours,

veut détecter la double irréductible spirale de l'ADN dont un détail suffit à reconstituer toute l'irréductible et irrécusable séquence. « *Je pense, donc je suis* », énonce l'un de ses systématiseurs, pensant détenir ainsi la clé de la lumière de l'être qui l'obsédait. Descartes à partir de là – comme tous les philosophes des siècles qui l'ont précédé, lui et son *Discours de la Méthode* – Aristote, Avicenne, Averroès – ou bien ceux qui lui succéderont, Fichte ou Kant par exemple, ou encore Spinoza, Hegel ou Marx. Tous ceux-là ont été des quêtés de lumière, des articulateurs de lumière, des fondateurs de concepts, des énonciateurs de principes, poussant au plus intense l'éclairage (ou l'éclaircissement) public, nostalgie lancinante de ceux, semi-philosophes, qui se définirent comme des “philosophes des lumières” en résonance de pensée avec Goethe en son ultime parole d'avant sa mort : « *Enfin, un peu plus de lumière !* ».

Cette formule elliptique et grandiose aurait pu être énoncée par notre Jean-Paul Sartre, auteur massif plutôt que monumental : c'aurait pu être dans *L'Être et le Néant*, propos définitif du penseur expirant. Sartre, non. C'est plutôt là propos d'un Keats, nocturne rossignol, ou d'un Schopenhauer chez qui la poésie imbibe les livres, ou bien d'un Nietzsche qui, poète, mille fois poète, mit fin aux constructions du mécano logique, et qui – Zarathoustra anéantissant de son feu (pour toujours, faut-il l'espérer) la dictature des idoles intellectuelles – déchargea la cendre des dieux dans les déchetteries du crépuscule. Quant à Valéry, esprit clair pourtant, il privilégie l'effritement des idées contre leur rapiècement par le scotchage, et donne cette merveilleuse vignette du “penseur” en frénésie d'éblouissements minusculemment offerts à un public raffiné de salon : « *L'homme est adossé à la mort comme la causeur à la cheminée* ».

La mort. Pour Stéphane, c'est elle l'introductrice, le maître de cérémonie. La disparition de son frère aîné, qu'il célèbre à

l'ouverture (musicale) de chacun de ses cinq livres déjà parus, et aussi bien à l'ouverture du présent livre, le sixième, lui fut – il le dit et le redit dans sa langue – tout à la fois naufrage et illumination. Tout dans ce désastre par lui astralisé et à jamais scintillant d'étoiles inscrites dans son ciel intérieur comme dans le très ombré et très lumineux-luminescent *Coup de dés* mallarméen, tout lui est carte céleste géographiée par la foudre. La nuit "tombe" et de cette tombe comme hiéroglyphique l'un, le frère, donne naissance à l'autre, celui qui parlera, architecturera ses mots, les libérera pour mieux les coincer et les coincera pour qu'ils redeviennent libres, libres d'exister, de tenter de disparaître en s'amenuisant, de se métamorphoser en figures cabalistiques, de chanter, de chanter blanc, d'aspirer, d'expirer. Questions, question, les unes et l'autre sans réponse. L'aigle qui traverse ce livre d'infini friable n'est pas oiseau de proie, mais lui-même la proie du temps qui tremble au cadran du banal bracelet-montre : celui du temps du temps, qui est le non-temps. « *Dans le rêve de l'homme qui rêvait, le rêvé s'éveilla* », écrit elliptiquement Borges. Nous en sommes là – dans l'infini fini.

*« La lumière de l'espace, qui donc la diffuse,  
tel un anéantissement gracieux ? Le soleil ? Non :  
le reflet sur fond bleu des embrasements du sang.  
Et ce sont eux également qui parsèment les nuits  
d'étincelles sidérales. L'univers est un prétexte  
dynamique du pouls, une autosuggestion du  
cœur. »*

Emil Cioran, *Bréviaire des vaincus*

Salah Stétié